

Je dirai que ce que je lis ici est une relecture de mon texte. Je n'ai rien ajouté d'essentiel à ce que je dis, mais je le dis de manière différente en insistant sur ce qui me paraît aujourd'hui plus actuel que jamais dans la pensée de Miguel Abensour. Ce qui me fait revenir sur certains points comme son rapport à Maximilien Rubel.

Miguel me disait souvent que nous sommes des survivants. Il pensait évidemment au fait que nous avons traversé la même tragédie à peu près au même âge, et que nous en étions restés marqués. Ce qui est sûr, c'est que toutes les décisions qui sont à l'origine de nos engagements intellectuels se rattachent d'un certain point de vue à un jugement critique sur les tragédies de l'après-guerre. C'est pourquoi c'est toujours en premier lieu à ces événements qu'il faut remonter pour définir le parcours intellectuel de Miguel Abensour et pour comprendre ce qui était en jeu dans nos prises de position, et ce qui sera l'enjeu de notre vie politique.

La présence écrasante de la guerre d'Algérie et du colonialisme domine cette époque. Mais même dans ce domaine tout nous renvoie à l'existence du PC et à ses prises de position dictées par les sociétés qui se réclamaient du communisme et de l'utopie.

Ainsi, que l'on définisse l'utopie dans sa dimension anticipatrice ou dans son contenu de critique sociale, c'est par rapport aux réalités du marxisme-léninisme que l'on portait le jugement. Comme l'utopie est en fait l'expression de tout de ce qui était en germe dans le mouvement d'émancipation et qui tend à se réaliser, c'est contre elle que les régimes du socialisme réellement existant devaient définir leur existence. Et si l'on voulait défendre l'utopie on se heurtait nécessairement à cette réalité qui en était la négation. Voilà le dilemme auquel il fallait répondre et de cette réponse dépendait toute une conception du monde politique qui marquait les ruptures dans tous les domaines de la recherche et de la réflexion.

On ne comprend rien aux clivages et aux oppositions irréductibles qui marquent cette histoire si on ne le rapporte pas à la présence de ces pouvoirs et à l'obligation pour défendre une certaine idée de l'émancipation humaine de rompre avec ceux qui présentaient comme nécessaires à la réalisation du socialisme des politiques et des régimes d'oppression.

Pour qui s'intéressait alors au surréalisme, le livre de Breton *Position politique du surréalisme* qui date de 1935 peut servir de révélateur. Il mettait en cause de manière radicale toutes les positions culturelles du PC qui après guerre deviendront la référence idéologique capitale dans le monde ouvrier et dans le milieu intellectuel. C'est dans cette mouvance que Miguel Abensour a trouvé ses points d'ancrage, et toutes ses idées en portent la marque : le refus de considérer le PC et l'URSS pour ce qu'ils prétendaient être définit les deux directions de sa recherche, l'utopie et la critique des formes de domination nouvelles. On peut dire que cette double direction est fonction d'une adhésion à une idée du communisme qui rend à l'utopie sa dimension critique.

Le Parti couvrait alors tout le champ des échanges et tous les points de pouvoir et il prétendait obéir aux lois de l'histoire. Si l'on se plaçait en marge de cette culture d'opposition officielle structurée, tout le champ culturel s'ouvrait sur une autre histoire du mouvement ouvrier, sur une autre conception des luttes et sur une autre interprétation des textes que celle imposée par le parti. Et poser ainsi le problème aboutissait logiquement à une autre lecture de Marx et des marxistes, ce qui signifiait séparer Marx du marxisme et rouvrir sa pensée sur l'anarchisme et l'utopie.

Aussi la rupture utopique de Miguel Abensour s'articule autour d'un moment clef : l'utopie l'oppose au rejet par les marxistes de la chaire de cette aspiration au changement de paradigme historique, alors que la critique de l'URSS remet en question le rapport Marx-marxisme et redonne sa place à la pensée de Maximilien Rubel, de Korsch, à la théorie du socialisme de conseils, avec la critique du socialisme d'Etat et l'adhésion à la « démocratie vraie » comme face positive. Cette posture fondamentale explique également ce que sera sa réaction lors de la disparition de l'URSS et des démocraties populaires qui fait apparaître une nouvelle ère critique et rend justice *a posteriori* à tout ce qui était l'objet d'une censure à l'intérieur même de la pensée.

C'est en prolongeant ces interrogations que l'on peut dire existentielles que Miguel Abensour a creusé son sillon. Il me semble que toutes les questions s'ordonnent autour de ces points névralgiques en ce sens que ses prises de position politiques seront toujours marquées par cette pensée.

C'est en 1970 et dans la très officielle *Revue française de science politique* que Miguel a écrit son article « Pour lire Marx » sur l'édition de Marx dans la Pléiade par Rubel. Mai 68 était passé sans toucher à la structure qui faisait du PC et des autres mouvements inspirés par le stalinisme les représentants officiels et officieux de Marx et

inscrit le marxisme comme la seule vérité théorique du mouvement ouvrier. Miguel va prendre le contre-pied de la doxa universitaire et de ce point de vue cet article représente un pivot dans sa réflexion.

Les grandes lignes en étaient déjà pour lui toutes tracées, mais il y manquait la référence à ce point de rupture qui a marqué son temps. Seule cette séparation entre Marx et le marxisme permettait de poser les problèmes de l'émancipation ouvrière dans ses termes exacts et de libérer l'intelligentsia de son rapport de dépendance aux vérités imposées par les partis dits ouvriers. Ainsi, l'utopie retrouvait l'espace qu'elle occupait chez Marx, et il devenait évident de la même manière que l'auteur du *Capital* n'avait jamais songé à se poser en seul et unique dispensateur des lumières de l'émancipation ouvrière. D'autres penseurs, d'autres acteurs revenaient ainsi au premier plan.

Rendre à Marx ce qui lui appartenait signifiait donc rendre Marx à ceux qui s'en réclamaient au nom de l'esprit vivant du *Manifeste communiste*. L'œuvre de Marx et les travaux sur Marx n'étaient plus jugés par rapport au marxisme et à Octobre et il était enfin possible de lire Marx en soi et pour soi, sans éléments parasites. De ce point de vue, la parution de *Marx critique du marxisme* dans l'édition « Critique de la politique » a libéré la parole et donné une signification nouvelle à la lecture de certains auteurs que le marxisme emprisonnait de ses rets. Cette collection a remis en lumière ces auteurs dans une perspective radicale et on retrouve en elle toutes les lignes directrices de la pensée de Miguel Abensour. Cela défaisait obligatoirement cette idée sur l'utopie qui était destinée à faire accepter le monde baptisé socialiste comme l'accomplissement des espérances formulées par les penseurs révolutionnaires et à rejeter par opposition tout ce qui n'était pas conforme à cette conception de l'histoire.

Rien de ce que Miguel écrivit ensuite ne se comprend sans cette séparation Marx-marxisme qui était alors inconcevable, même du point de vue de penseurs radicaux. On peut dire, dans ce même sens, que cette collection a été le point de convergence d'une nouvelle pensée de l'émancipation.

Il faut bien comprendre aussi que prendre une telle position revenait à se dresser de manière oblique contre l'institution qui partout imposait, sous une forme brutale ou nuancée, la doxa stalinienne. Miguel Abensour s'est ainsi détaché des voies balisées du milieu universitaire pour entrer dans la voie d'une opposition irréductible en ce sens qu'elle ne répondait à aucune des discussions destinées à nourrir la polémique

conventionnelle entre les partisans du communisme institutionnel et les défenseurs d'une démocratie qui ne voyait le salut que dans le capitalisme.

C'est ici que se situe la ligne névralgique d'une divergence qui ira s'agrandissant jusqu'à la rupture avec un milieu qui avait fait de l'antistalinisme son point d'ancrage, mais qui perdra son orientation quand l'URSS perdra elle-même ses référents. Ainsi, en dépit de points de convergence qui faisaient remonter cette recherche commune à *Socialisme ou Barbarie*, Miguel Abensour a fini par s'éloigner de Claude Lefort qui au moment de la chute du Mur adhérerait à une forme de lutte pour la démocratie en Russie que Eltsine a incarné de la manière que l'on sait. Elle était tout le contraire de celle dont Miguel Abensour recherchait les racines dans *La Démocratie contre l'Etat* et qui se référait à une critique sociale de classes et à la mise en cause de toutes les formes d'exploitation et de domination. D'où le sous-titre « Marx et le moment machiavélien ». Nous sommes à chaque moment ramenés à cette unité de pensée qui fait des deux pôles de la pensée marxienne, l'utopie et l'analyse de classes, une seule pensée de l'émancipation.

C'est un des éléments de culture le plus puissant de Miguel Abensour que d'avoir rapporté l'utopie à Marx et à la praxis d'une classe, sans y rien ôter de sa puissance de création imaginative. L'utopie y trouvait sa référence logique et sa cohérence puisqu'elle revenait à sa classe d'origine et à ses espérances d'émancipation. La pensée des conseils ouvriers ouvre cette conscience à l'histoire d'une lutte qui se cherche et se découvre dans l'action, ce qu'on appellera la spontanéité révolutionnaire, à l'opposé du marxisme qui ne laisse plus aucune place à l'utopie puisqu'il la rapporte à une théorie circonscrite par un Parti qui prétend disposer de la conscience de la classe opprimée.

Ceux qui prétendaient avoir réalisé l'utopie en étaient devenus les fossoyeurs au nom du marxisme. La pensée de Miguel Abensour trouve un équilibre et une cohérence théorique dans la mesure où tous les auteurs qui lui servent de référence éthique se situent aux antipodes d'une idéologie qui a été à l'origine de ce détournement de Marx et des penseurs de l'émancipation humaine. On voit ainsi apparaître la dimension révolutionnaire pratique de cette œuvre dans ses recherches sur l'utopie, sur la « démocratie vraie » que Marx mettait en avant et sur la servitude, mais aussi dans la dialectique de cet enchaînement critique. Car c'est également par cette voie détournée que la pensée de Miguel Abensour entre en conjonction avec le surréalisme dont le noyau utopique n'est pas seulement sensible dans le rapport à Charles Fourier.

L'aspiration du surréalisme qui entend associer le changer la vie à la volonté de transformer le monde donne sa double dimension à l'utopie sociale, dans le fait que la transformation du monde a pour dimension le changement de la vie, et vice versa et qu'on ne peut penser l'un sans l'autre. Et cette unité indissociable est l'expression pure de ce qu'on peut appeler l'hypothèse utopique du *Manifeste communiste* qui appelle à la transformation de tous les sens et de tous les attributs humains.

C'est bien par cette voie qui est celle aussi de la création artistique que Miguel Abensour nous mène vers l'utopie marxienne. Cette utopie dessine les contours de « la nouvelle réalité à venir » dans les concepts constructifs de la critique de l'économie politique et c'est en ce sens que Maximilien Rubel peut affirmer que « le rêve anticipateur est chez Marx inextricablement mêlé à l'analyse réaliste. » Et c'est aussi le point sur lequel Miguel Abensour prend appui pour cerner le rôle de l'utopie dans la critique marxienne. Voilà ce qu'il en dit : « Il existe donc bien dans la pratique théorique de Marx, un ensemble de concepts qui désignent à la fois la présence d'un problème à examiner en prenant pour modèle la méthode employée par Karl Korsch dans *Marxisme et Philosophie*, et la possibilité d'une description de la société communiste dans l'œuvre de Marx. La prévision morphologique ne forme-t-elle pas précisément le terrain d'envol de l'utopie dialectique ? Quelle place occupe la description de la société communiste dans la théorie unitaire de la révolution sociale et surtout qu'elle est l'articulation spécifique de cette description de la société future dans l'œuvre de Marx par rapport à celle qui caractérise l'utopie de Robert Owen par exemple ? » Autant de questions qu'interdit de poser la thèse classique d'après laquelle « la critique de Marx et d'Engels signifierait la fin de l'utopie et que l'édition de M. Rubel a le mérite de remettre à l'ordre du jour, même si l'on est tenté de contester l'orientation éthique de leur formulation ».

L'ordre du jour n'est plus le même depuis la disparition du socialisme réellement existant. Mais le marxisme continue d'exercer son influence. Il le fait désormais de manière occulte pour détourner le sens de l'histoire des sociétés qui ont sombré avec l'URSS. Miguel Abensour s'étonnait que « tandis que Louis Althusser lit *Le Capital*, sous le contrôle de Lénine et en référence constante à la révolution de 1917 et à la Troisième internationale » Maximilien Rubel « regarde plutôt du côté de la révolution communiste à venir, révolution effectuée par le " parti ", non au sens léniniste, mais en tant qu'ensemble du prolétariat, seul capable de résoudre l'énigme que le sphinx

démessurément grandi depuis 1848 ne cesse de poser à l'univers : comment reconquérir la communauté humaine ? »

Aujourd'hui, on continue à lire Marx sous l'influence de Lénine et c'est toujours l'image imprimée dans les esprits et dans l'histoire par la conception léninienne de la révolution qui domine l'historiographie. Mais les conditions de l'interprétation ne sont plus les mêmes et le mensonge a changé de forme, il a été intégré dans l'historiographie, si bien que l'on peut parler de mensonge intégré. Le déterminisme économique s'applique à l'historiographie, mais au profit des nouveaux vainqueurs. On ne se demande plus si la révolution d'Octobre a été la révolution communiste inspirée par Marx. Le fait est inscrit dans les livres et passe pour vérité acquise. Tout est mélangé et paradoxalement la critique est plus difficile encore qu'hier car comme ces régimes appartiennent au passé on ne peut plus apporter la preuve visible de ce qu'il en était de ce socialisme.

C'est encore à Marx qu'il faut avoir recours pour comprendre la logique de cette invraisemblable vérité : pourquoi le cycle historique d'exploitation et de terreur qui a traversé la société russe s'est fait au nom de la réalisation du socialisme et d'une société sans classes. Précisément parce que ce socialisme était une pure fiction idéologique, une fiction destinée à donner une légitimité sociale et théorique aux mesures nécessaires pour assurer la croissance du capital en URSS et les méthodes d'accumulation... capitalistes. C'est ainsi que la critique de l'URSS et de son organisation totalitaire devient l'ultime légitimation de la démocratie considérée comme seul système susceptible d'apporter une réponse aux crises sociales et aux conflits. L'histoire de la Russie est censée en apporter la preuve, puisque plus rien ne perçoit de ce qu'était le communisme sous la forme des soviets et dans la pensée de Marx, de Rosa Luxemburg et d'autres révolutionnaires.

Nous en avons discuté avec Miguel jusqu'au dernier instant, et cette interrogation se lit en filigrane dans la réédition du livre sur Octobre de l'anarchiste Alexander Berkman dont nous avons écrit l'introduction pour remettre au jour ce qui était devenu quasi invisible dans l'idéologie courante. Il nous fallait montrer comment ce Grand Mensonge déconcertant du siècle s'est dilué dans l'historiographie et l'histoire du mouvement ouvrier jusqu'à en déformer le sens sans que l'on puisse s'en rendre compte. Rares sont ceux qui parlent aujourd'hui des régimes totalitaires autrement qu'en les qualifiant de communistes. On peut dire que jamais cette altération sémantique n'a été

aussi peu contestée et critiquée qu'à l'heure actuelle. On ne distingue plus la vérité du mensonge et c'est toute une génération qui est de cette manière convaincue que le communisme n'a pas d'autre visage que le totalitarisme, ce qui rend bien service à ceux qui rêvaient d'enterrer le mouvement révolutionnaire.

L'héritage de Miguel ne se conçoit pas sans ce rapport à la nouvelle donne sociale née de l'effondrement de l'idéologie marxiste-léniniste. Que devient l'utopie maintenant qu'elle n'a plus devant elle les pseudo-réalisations du communisme, qu'en est-il de l'opposition Marx-marxisme ? Tout l'appareil idéologique qui dominait les milieux de la critique et contrôlait d'une manière ou d'une autre la presse, les réseaux de lecture et de travaux universitaires, tout s'est évaporé comme par miracle. Mais c'est aussi une situation unique dans l'histoire de voir que la falsification sémantique qui s'attachait à cet enseignement et portait le nom de marxisme est intégrée à une nouvelle vision de ce passé comme si tout cela n'avait été rien d'autre en apparence que la marque d'une erreur d'interprétation. Une simple erreur de transcription en somme !

Or, tout ce qui se pense et s'écrit aujourd'hui sur l'émancipation, l'utopie, la révolution se réfère à cette histoire falsifiée sans qu'on s'interroge sur l'influence de cette l'histoire sur le mouvement ouvrier et ce qu'il en est résulté.

Toute l'œuvre de Miguel Abensour peut être revue et resituée dans ce contexte. Tant qu'il fallait combattre pour montrer que les théoriciens et défenseurs de l'émancipation humaine ne pouvaient se confondre avec ceux qui légitimaient l'oppression et l'exploitation, la tâche demandait un effort démesuré mais elle n'en était pas moins clairement définie par le rapport à une réalité difficile à cacher. Depuis que les Etats dits socialistes ont sombré en emportant les dénominations avec eux il faut un effort supplémentaire pour décrypter la nouvelle configuration idéologique, séparer les concepts selon le nouveau rapport de forces, car on ne distingue plus la vérité de ce qui est présenté comme un mensonge qu'on ne pouvait pas éviter et qu'il fallait bien accepter. Le dernier livre dont nous avons parlé avec Abensour c'est *Ma Guerre d'Espagne* de Zygmunt Stein qui montre comment et pour qui la révolution en Espagne a été écrasée. Cela faisait suite à nos discussions sur *Le Mythe bolchevik* de Berkman.

On veut bien accepter et même relayer la critique de la révolution bolchevique par ses opposants radicaux, mais à condition de ne pas prendre en compte ce pourquoi ils combattaient. La relégation de cette autre révolution écrasée sans que la bourgeoisie y trouve à redire, au contraire, est au cœur de la recomposition idéologique. Le grand

corps du totalitarisme s'est défait avec Gorbatchev avant même que l'URSS disparaisse. Mais les membres n'ont pas été dispersés n'importe où. Ils ont été réunis pour prendre les formes nouvelles de l'imposture et reconstituer le corps de l'idéologie. Ce qui fait que l'œuvre de Miguel Abensour reste indispensable tout autant qu'hier. Elle est même devenue encore plus indispensable aujourd'hui, car il nous laisse des instruments pour déchiffrer cette confusion des langues qui voudrait maintenant inscrire Marx et l'utopie dans une histoire où ils n'auraient plus rien à nous apprendre sur ce qui s'est passé en leur nom.

Pour conclure, je dirai donc sous une forme paradoxale qu'Abensour reste un témoin de la vérité de demain !

HOMMAGE à MIGUEL ABENSOUR

A l'occasion de la parution du numéro 56 de la revue
Lignes Miguel Abensour : la sommation utopique

textes rassemblés par Michèle Cohen-Halimi et Sophie Wahnich
Rencontre avec les auteurs le **mercredi 16 mai 2018** à partir de 19 heures
Librairie Michèle **Ignazi** 17, rue de Jouy 75004 Paris **0142711700**